

La saignée de l'enfer

Jacques Renaud

Number 20, Winter 1984

Poésie du sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15878ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Renaud, J. (1984). La saignée de l'enfer. *Moebius*, (20), 31–35.

JACQUES RENAUD

La saignée de l'enfer

«A l'or, à l'Aile, à l'Anse
la beauté tonne dans le doux
et l'éternité des semences
danse.»

le murmure invisible
de la Tendresse Incarnée.

Et nous évoluons par crise. Et nous évoluons par montées
d'ombre.

Et l'Amour scintillait sur la mer.

Et tout mon corps était discours. Je vis que tout me traversait. Je le vis. Je le voulus. Je voulais que tout se puisse dire et j'attirais dans mon filet d'ouverture. Et tout venait furibond et soudain: les larmes comme la première pression de l'eau contre la croûte boueuse qui s'ouvre, blessée. Et je savais que c'était un fleuve. Ici il se nommait. Je voulus de nouveau qu'il se nomme lui-même. Danger. Prison? Frisson. Espoir sacré. Charroyeur fort des dangers denses. La terre brillait amoureuse sur le pas de la porte. La brève amitié du courant pour le port avait du lièvre aux dents. La seule descente permise était un cri dans le mur. Le premier cri de l'ouragan était un heurt de tables, de gongs. Des mottes de terre y tenaient discours. Des mottes des terres d'amour. Des chiens couleur de culs sales y japaient. A la lune montait l'éternité de leurs longs hurlements. Mais sur le fleuve jadis évoqué plus rien ne passait. De nouveau j'appelai le fleuve. De nouveau j'avais soif de son pouvoir. Une morne envie de bénir les truies me venait. Ma main s'avavançait vers les étables le long du parcours. Ma main qui gisait sur le bastingage. La haute montagne était loin maintenant. Nous entrions dans la plaine sordide et jolie, charmante et matée. Et je souriais comme si j'espérais le soleil sur mes lèvres. Je voulais à nouveau l'ivresse claire de joie sans laquelle tout parcours est un mort. Je voulais tout entendre d'une traite et d'une seule car la mort est chose noire et sans parole. J'avais cependant faim d'elle, elle la grande inconnue. Comme pour y apporter ma plénitude espérante et le dard plongeant de mon regard.

Et ces choses passèrent. Je m'avouai ne rien savoir, ne rien

comprendre. J'avais envie de faire descendre autre chose dans mon instrument poli. Et les jours qui venaient déjà ruaient dans les basses branches et les vieux brancards. Car la bouche est large qui mange et lance toutes les semailles du discours. Elle ingère avec agrément la route qui longe le précipice où s'abreuvent les chants. Et la parole est alors un rubis, vraiment. La plus haute montagne qu'atteigne les pas du marcheur peut être pour nous. Elle peut être pour d'autres. Elle est pour ceux qui courent avec du lierre aux dents, des urticaires aux genoux, des diamants dans le souffle. Elle est pour les élus qu'elle tire. Elle est pour tous, par tous les fils et toutes les sentes.

Je bavardais ainsi en attendant la prochaine descente du cri. La route au pelage d'automne riait de me voir rassembler sur sa paume noircie les roses qui tombent sur le sol. Ce n'était jamais la même robe qui suintait sur le corps du velours. Ce n'était pas non plus la même chaise ornée de rubis et d'écorce que posait sur le haut du ravin le père mystérieux des brebis. Elles se laissaient approcher par moi. Elles avaient du vierge dans leurs formes venantes. Et j'y pénétrais à grands traits. La chose unique qui rit dans les stalles du coeur arrose la plaine au bas de l'escalier. D'argent. Et vienne la rose qui donne du lait de sang. Et vienne la plus haute ondée du printemps. Il me faut des arts et des guerres. Des blessures exquises et profondes. Des entailles d'âges. Plus prudent que les ports endormis qui misent sur le bouclier des coraux. Plus doux que le guerrier qui regarde la pluie sur le champ de bataille immobile. Plus grand que l'éperon rocheux qui, long et haut, dépèce le corps du couchant. Je dévalais en tous sens les escaliers d'argent. En tous sens l'argent dévalais avec moi et je dispersais les sonnailles. L'amour avait cloué le brochet retors et fort au piloris. Arquée la courbe du temps. Et tout avait soudain la pâleur du chant des morts. Oh ces morts qui par milliers appelaient en moi la clé d'or de l'énigme. Ils frappaient sur moi, m'aspiraient dans leur glue, me relançaient sur le monde et quand j'atteignais les cieus qu'ils me voulaient ils se jetaient sur moi de tout leur poids monotone. Oh les morts, les morts et ma haine qui était votre haleine! Je vous dis: tout est déjà écrit. Il faut savoir transcrire. Hisser la conscience au niveau dense des puretés et soudain les phrases sont de longs rythmes pleins au pouvoir franc. Et net. Des lances. Des fusées. Des lasers. Et la haute fréquence des bruits teintés. La neuve force des veuves: hirondelles vers l'amour d'un homme qui les hisse en des affres. En des tourbillons de gazelles. En des pluies mordantes de feu. En des amours de masses et de truelles. En des répétitions ardentes. En des crudités fastes et vives. En du soleil qui brûle sur les fleurs. En des jardins de grâce. En des préhauts cachés. En des Ophir. En des monts blancs fixés de rades. En des moiteurs douces de rosée sur leurs sandales, et des horizons bleus de saphir, des émeraudes au bout des charmes et des valse, des nuits, des

sources, des asperges chevelues sur le sable, des ombres de pierre et des crudités solaires sur les chapeaux. Des ailes les menaient aux bras tendres des mânes. Et les coursiers les déridaient avec leurs galops impromptus. Et je coulais de l'or très tendre dans des prairies bleues de prâna où tourbillonnaient les pâtres. Et le matin sans fin les conduisait de chapelières en extases parmi le cristal doux des eaux et le murmure ému des dames. Et chaque instant, fin comme une aiguille de sapin, plus fin encore, plus ténu, plus tendre, plus filant et profond, plus ample, plus doux, plus élané dans l'ailleurs des largesses infinies, martelait l'orfèvre dans les dédales et les cafés. Au loin les belles montagnes les couvraient d'une fraîcheur éternelle et je m'évillais vers elles avec une passion qui me brûlait, celle des nues victoires purifiantes, et je montais vide et rempli de fraîcheur pendant que les déambuleuses dormaient l'oeil ouvert, parmi les oiseaux et les fleurs.

Moi j'avais soif de nuits et de montagnes. Et je traversais les prairies d'un pur geste de feu.

Et la bague avait roulé jusqu'à mon doigt et je l'avais foulée aux pieds puis ramassée puis foulée aux pieds de nouveau. Je montais et je descendais et j'étais douloureusement déchiré. Les anges trop purs des hauteurs soulevaient ma haine, et mon amour au fond des descentes y gagnait une puissance terrestre dont ils ne savaient peut-être rien. Du moins ma vanité le croyait-elle. Ariel, pure gratitude et profondeur: par toi je vaincrais sans haine porté par l'aile des tréfonds.

La joue, je l'ai offerte aux gifles des orages. La joue, on l'a lacérée parfois et j'ai ri car je n'y pensais pas. Il y avait à profusion des ordinaires et des ordonnés. Des banaux et des prêtres. Des curés et des saints. Ensemble sur le porche, qui ne se regardaient pas, à cause des explosions. La forte crainte des derniers geôliers les rassemblaient en masses considérables. Elles dévalaient mollement au creux du coeur de la terre en se tenant pour ne pas tomber, et c'était hideux. Mais il y avait cette douceur et des fleurs plus hautes que les autres qui avaient des corps libres et fins et qui lançaient une mélopée de guerre sainte sur ces étranges chantiers. Moi j'avais à pas de fer et de feu dans les enfers pour épuiser leurs vases et leurs braises. J'avais parfois le cou, le coeur serrés. Mais ce n'était plus d'angoisse. C'était l'Amour-Force encore qui s'écoulait mal en moi. C'était l'Amour-Force qui forait là, tête penchée, et qui heurtait les îlots de mottes et d'entailles, les perllements noirs et rouges des carcans, les cristaux purulents ou durs des bris de l'âme jadis heurtée contre le mur aveugle, c'était le monde et les mondes ramassés en boules et en cubes, en hurlements et en plaintes, en agressions et en ressorts, en minuscules radiances, en poudroiements d'épines aiguës, en multitudes d'imprégnances et en blafardes nuits de vents, en pensées sèches sur les choses, en

sentiments de glues très molles, c'était l'Amour-Force qui nettoyait et qui mêlait à sa blancheur coulante et diamantine, à son eau lustrale et surfine, à son invincible *ananda*, les pourritures et les immondices, les boursoufflures et les chaos, les grignotages et les carcans, la poussière rouge et ocre et lourde que soulevait son vent puissant, c'était l'Amour-Force qui forait là dans les arpèges de liqueurs et dans les sondes de ferveurs et dans des licous d'or et des guides et des harnais de justice et des éperons de puissance vitale, c'était Shakti dans son galop de pure cavale qui dans mon être entier forait: «Fonce et oublie les règles pour longtemps: ne suis-je pas hors des choses qui meurent? Aime-moi de partout et descends: je te hisserai sur mon coeur. N'es-tu pas à jamais dans le secret des chairs et des fleurs? Monte en moi que je te plonge en moi: et tu délivreras l'idole des formes. Et tu briseras les pierres et les normes. Je te couvrirai de lois fortes et belles. Je t'inonderai de lois nouvelles. Et moi l'immense à tes pieds je m'écoule pour que tu me presses du pied et que tu m'adores des paumes. Fonce heureux parmi les foules et les lieux car je te prolongerai de partout dans la jouissance pure de mes montantes et de mes élargissantes intensités. Meurs, oh meurs, meurs en ma caresse que j'oeuvre. Tous ces prudents qui dans les recoins sombres de leur âme maintiennent les mille armures du mensonge ne sont pas les vrais amants de mon corps. C'est pourquoi je te veux plus dangereux que jamais pour que tu les embrasses dans l'or, eux mes morts et mes aimés, eux mes créatures et mes blés, eux que je fauche sur le champ dans les coulées d'éternité. Je te veux feu dardant tout. Possèderas-tu ce qui les damne et les moule? Les lieras-tu dans les tables montantes? Les tresseras-tu en mes immortelles chevauchées? Et mes crinières innombrables flottent sur le champ de leur fierté et de leur mort ô petits êtres et poudre d'or et feu bleuté d'immensité! Et nous galoperons sans fin dans les cercles bénis et divins des steppes innombrables. Et tu brûleras ces montures et ces lueurs, ces chars de fer et de feu, ces obus de mort et d'extase, ces masses souffrantes de chair, ces déchirures infinies que le ciel dédaigne et qu'il saigne en son sommeil d'éclat. Tu brûleras tout ça à la lumière de mon coeur et de mon pouvoir et de mon flot et de ma justice et de mon Amour, aux flots immobiles ou roulants de mes éternelles fureurs et de mes éternelles amours, tu brûleras, tu brûleras de cet amour invincible et mes cavalcades fragiles en seront remplies de beauté. Et les morts s'éveilleront alors par touches, par aubes, par volcans dans l'immensité connue de mon corps. Car je suis la terre sombre et la cavalière insensée de l'or. Car je suis le secret des puissances que tu portes comme des ondes dans ton corps. Car je galope en toi, fidèle, du fond des temps. Et tu me trouveras dans les dédales et dans l'éclair. Tu me trouveras dans les réseaux et dans les palmes. Tu me trouveras dans les mers et dans la pulsation du coeur. Tu me trouveras dans les déserts où l'ardeur n'embrasse que

son feu, à jamais. Et dans les floraisons des villes de jouissance et de beauté qui viennent et où la pâmoison est un chant sans scission. Et tu me trouveras où que ton oeil se tourne, et tu te gaveras où que ton coeur se porte, et tu te transmutteras où que ton feu se loge et tu seras l'immense où que ta vie s'enferme, et sans fin dans les mondes et hors des mondes tu chevaucheras l'austère et le blé, la masse et le fil nu. Tu perceras les chasses et tu te perdras dans l'été. Tu riras innombrable dans les orbes obscures que tu poursuivras dans ton corps. Et tu verras le noir ouvrir son ventre de splendeurs. Car je suis en toi l'inépuisable inépuisée. Car je suis en toi de partout par le mystère et malgré lui et dans l'inéluctabilité des plus éprouvantes énigmes: *Amour*. Retiens mon nom.